

JÉRÉMIE DELORME  
F.N.R.S. & Université de Liège  
Liège, Belgique  
jeremie.delorme@atilf.fr

### **Quand les noms de lieux bégaient. Brève théorie des relations isonymiques appliquée à l'analyse microtoponymique**

Nous examinons, dans le cadre de cet exposé, la relation d'identité qui se noue entre des toponymes dont les signifiants présentent la même forme. Nous décrivons les termes de cette relation, montrons comment les locuteurs atténuent le risque d'ambiguïté qu'elle implique et soulignons l'intérêt que présente l'étude de cette relation pour l'analyse microtoponymique. Nous appuyons notre propos sur une enquête de terrain de longue durée (le terrain est celui de la commune du Grand-Bornand, dont le territoire s'étend sur ca 70 km<sup>2</sup> à une altitude comprise entre 852 et 2750 m [Préalpes du Genevois] et s'inscrit dans le centre-sud du département français de la Haute-Savoie et le centre-est du domaine linguistique francoprovençal ; nous y avons relevé, auprès de 156 informateurs [sur une population d'environ 2 300 habitants] 2 475 toponymes transitant par le canal oral de code francoprovençal – les exemples cités ci-dessous sont donnés dans une forme francoprovençale)<sup>1</sup>.

#### **1. Qu'est-ce que l'isonymie ?**

Dans l'étude de noms de lieux, nous appelons *isonymie* la relation qui, pour une communauté de locuteurs donnée, s'établit entre plusieurs toponymes identiques au plan de l'expression mais différents au plan du référent. Ce phénomène, banal en microtoponymie, témoigne du cas de lieux distincts qui, dans les limites d'un territoire commun, se sont vu attribuer des dénominations identiques (mêmes éléments formateurs, même ordre de motivation) ou, du moins, portent des dénominations formellement identiques (l'identité de forme ne préjugant en fait ni de l'identité des formants, ni de l'identité des facteurs motivationnels, puisqu'elle peut, dans quelques cas que nous présentons plus loin, résulter d'une convergence homonymique ou d'une translation référentielle).

#### **Exemple :**

Dans les limites du territoire du Grand-Bornand, deux lieux distincts portent le nom *l'kre* : un écart du village des Envers, d'une part, et un écart du village de la Loy, d'autre part. Dans les deux cas, les éléments formateurs sont les mêmes : (1) frpr. *kre* s.m. « crête interfluve déclive séparant les talwegs occupés par les lits consécutifs de deux ruisseaux convergents et orientés selon des axes sensiblement parallèles » ; (2) frpr. *lœ* art. déf. m. sing. (qui, dans l'expression *l'kre*, se présente sous sa forme sandhi *l'*). Dans les deux cas, l'ordre de la motivation aussi est le même : (1) l'écart du village des Envers doit son nom au fait que son territoire s'étend sur la crête interfluve déclive séparant les talwegs occupés par les lits consécutifs de deux ruisseaux (*l' nã dy krozœ* et *l' nã dy rozai*) dont les cours respectifs sont convergents et orientés selon des axes sensiblement parallèles ; d'une manière analogue, (2), l'écart du village de la Loy doit son nom au fait que son territoire s'étend sur la crête interfluve déclive séparant les talwegs occupés par les lits consécutifs de deux ruisseaux (*l' nã dy baôlo* et un ruisseau sans dénomination connue) dont les cours respectifs sont convergents et orientés selon des axes sensiblement parallèles.

#### **2. Dans quel contexte épistémologique le concept d'isonymie *toponomastico sensu* s'est-il développé ?**

Nous sommes, semble-t-il, le premier à avoir introduit publiquement le terme *isonymie* (ainsi que les termes *isonyme* « terme entretenant une relation d'isonymie avec un ou plusieurs termes » et *isonymique* « relatif à l'isonymie ; qui repose sur l'isonymie ») dans le champ de la toponymie, ce à l'occasion d'une communication prononcée le 21 février 2005 devant les participants réunis pour la Troisième journée d'études du Centre d'enseignement et de recherche d'oc (CEROC) à Paris et intitulée *Isonymies toponymiques, terroirs, groupes de résidence et groupes de descendance dans une communauté francoprovençaloophone*. Nous avons emprunté le terme *isonymie* à Beck & al. 2002<sup>2</sup>, qui citent, entre autres, Yasuda & al. 1967<sup>3</sup> comme utilisateurs de ce terme dans le domaine de l'anthropologie biologique, où il est employé pour désigner le fait que plusieurs individus portent le même nom. Le terme *isonyme*, quant à lui, apparaît dans le champ de la terminologie, où il est employé dans le sens de « terme de même niveau que le terme en entrée » (par exemple *pinson*, isonyme de *moineau* terme d'entrée)<sup>4, 5</sup>. Dans le domaine de la toponymie, Dorion<sup>6</sup> a effleuré la question de l'isonymie (sans la nommer au moyen du terme *isonymie*) en la rangeant sous la catégorie de l'homonymie et en imputant notamment ce phénomène à "la référence à des modèles" et à des faits de dérivation détoponymique – il

<sup>1</sup> Delorme 2009.

<sup>2</sup> Beck & al. 2002, 25. Ces auteurs semblent du reste privilégier l'usage du terme *taux d'homonymie* contre celui du terme *indice d'isonymie*, d'après un choix terminologique qui, si l'on s'aligne sur la distinction *homonymie* vs *isonymie* telle que nous l'avons justifiée, paraît inopportun.

<sup>3</sup> Yasuda, N. & N. E. Morton. 1967. Studies in Human Population Structure. Dans Crow, J. F. & J. V. Nell (éd.), *Proc. 3<sup>rd</sup> Internat. Congress Hum. Genet.* 249-265. Baltimore : Johns Hopkins Press.

<sup>4</sup> Définition et exemple cités sur le site du projet *Terminalf. Ressources terminologiques en langue française* : <http://www.terminalf.net/visite.cfm> (17 avr. 2008). L'adjectif *isonyme* est employé aussi, dans une acception très différente, pour qualifier un phénomène d'alliance impliquant des conjoints porteurs d'un même patronyme (V. Degioanni 2000, 4).

<sup>5</sup> On pourra aussi en première approximation, pour effleurer l'étymologie de fr. *isonymie*, *isonyme*, *isonymique*, all. *Isonymie*, *Isonym*, angl. *isonymy*, *isonym*, *isonymic*, etc., et évaluer les rapports de dérivation ou d'emprunt qui lient ces différentes unités, interroger le service en ligne Google Books ([books.google.com](http://books.google.com)).

<sup>6</sup> Dorion 1999, 223 *passim*.

emploi, selon cette démarche, les expressions *toponymie répétitive*, *reproduction toponymique* et *autoreproduction toponymique*. L'étude de l'isonymie bornandine – qui, contrairement aux données sur lesquelles Dorion fonde son échantillonnage, issues de banques de données réunissant des toponymes écrits et officiels, s'inscrit dans le contexte d'une toponymie fondamentalement orale et non officielle – aboutit en revanche à d'autres conclusions. Du reste, la paternité des concepts d'isonyme toponymique et d'isonymie toponymique ne nous incombent pas : ceux-ci font notamment l'objet, sous les entrées *homonyme* et *homonymie*, de définitions claires – auxquelles nous souscrivons – dans *Dorion & Poirier 1975*, accompagnées de renvois à *Bosteels 1969*<sup>7</sup>. Sous *homonyme* : « se dit des noms semblables donnés à des lieux différents »<sup>8</sup> ; sous *homonymie* : « phénomène [...] de la présence d'homonymes dans un corpus [toponymique] ou dans une région donnée[ ;] l'indice d'homonymie est l'expression mathématique de la fréquence des noms homonymes par rapport au total des [toponymes] d'un corpus ou d'une région donnée[ ;] on distingue un indice d'homonymie global, c'est-à-dire qui exprime la fréquence de l'homonymie dans tout un corpus et un indice d'homonymie particulier qui exprime le nombre de répétitions d'un nom donné par rapport à l'ensemble »<sup>9</sup>.

### 3. En quelle mesure une analyse des relations d'isonymie est-elle rentable pour l'analyse microtoponymique ?

L'analyse des relations d'isonymie permet, dans le cadre d'une enquête toponymique de terrain, au-delà d'une première approche strictement descriptive des phénomènes d'isonymie,

(1) au point de vue de la technique d'enquête, d'évaluer le niveau de saturation du corpus collecté dans les limites du terrain d'enquête (cf. ci-dessous 7.) ;

(2) au point de vue géolinguistique, d'ébaucher une délimitation entre des micro-communautés de locuteurs et, en corollaire, une partition topolectale du terrain d'enquête (cf. ci-dessous 8.) ;

(3) au point de vue de l'analyse étimologique, c'est-à-dire de l'analyse des facteurs motivationnels impliqués dans la formation de toponymes, de dégager des thématiques extra-linguistiques prédominantes et, ainsi, de dessiner un paysage motivationnel type (cf. ci-dessous 9.).

### 4. Comment, dans un cadre nomenclatural, distinguer les termes d'une relation isonymique ?

Le traitement lexicographique d'un corpus toponymique comportant des toponymes liés entre eux comme les termes de relations isonymiques soulève une difficulté, dans la mesure où ces toponymes de forme identique font courir un risque d'ambiguïté à la nomenclature construite dans ce cadre lexicographique. Il importe alors de distinguer au moyen de discriminants les lemmes représentant des toponymes investis dans de telles relations<sup>10</sup>. Ces discriminants sont placés à droite du lemme, composés en exposant ou en indice et formés de symboles ordonnés représentant des numéros d'ordre : 1, 2, 3, etc., ou exprimant un ordre de toute espèce, par exemple *a*, *b*, *c*, etc. Dans notre pratique, nous privilégions des numéros d'ordre qui, pour éviter d'interférer avec les appels de notes (qui recourent, selon l'usage, à des numéros composés en chiffres arabes et en exposant), sont composés en chiffres arabes et en indice.

#### Exemple :

Des deux toponymes *l'kre* que compte le corpus toponymique collecté dans les limites du Grand-Bornand, l'un se verra lemmatisé sous la forme *l'kre<sub>1</sub>*, l'autre sous la forme *l'kre<sub>2</sub>*.

Ces numéros ne sont pas assignés au hasard mais en fonction d'une règle générale et de règles subsidiaires. Règle générale : la numérotation suit l'ordre dans lequel les catégories référentielles subsumant les lieux désignés par ces toponymes sont envisagées dans le cadre de l'analyse sémique à laquelle les catégories de lieux accédant à la référence toponymique sont soumis (système spatial total, bourg, village, écart, demi-quartier, quartier, baraque, chalet, demi-chalet, demi-demi-chalet, maison, demi-maison, appartement, moulin, scierie isolée, fenil, demi-fenil, demi-demi-fenil, bassin, territoire sylvicole, territoire agricole, territoire prairial, rivière, ruisseau, chute d'eau, lac, mare, source, structure rocheuse, ravines, champ de blocs, crête, sommet majeur arrondi, sommet majeur non arrondi, sommet secondaire, cavité, couloir, combe, creux, replat, chemin, pont, passerelle, passage, arbre, bloc isolé, place, cimetière, croix, oratoire). Règles subsidiaires, dans le cas d'isonymes membres d'une même catégorie référentielle : (1) la numérotation suit l'ordre alphanumérique croissant des cotes identifiant les plans sur lesquels ces isonymes sont portés<sup>11</sup> ; (2) si cette règle n'est pas suffisante, autrement dit si des isonymes sont portés sur le même plan, on supplée à ce critère en recourant à celui de l'altitude (les isonymes sont alors traités selon l'ordre croissant de l'altitude de leurs référents, si cette altitude est exprimée au moyen d'une seule coordonnée [comme dans le cas des maisons], ou selon l'ordre croissant de l'altitude minimale de leurs référents, lorsque leur altitude est exprimée au moyen de plusieurs coordonnées [comme dans le cas des territoires agricoles]). Dans le cas de *l'kre<sub>1</sub> ~ l'kre<sub>2</sub>*, la règle générale n'est

<sup>7</sup> Bosteels, R. 1969. Homonymes oronymiques et hydronymiques dans le Péloponnèse. 457-463. Dans *10<sup>e</sup> Congrès international de sciences onomastiques*. Actes, t. 2. Vienne. La distinction qu'établit cet auteur entre *vrais homonymes* et *faux homonymes* appartient à un champ conceptuel qui s'apparente davantage à celui de la morphologie qu'à celui de l'isonymie (cf. le nom de fleuve *Κυπαρισσής* et le nom de ville *Κυπαρισσία*).

<sup>8</sup> *Dorion & Poirier 1975*, 62.

<sup>9</sup> *Dorion & Poirier 1975*, 63.

<sup>10</sup> *Muller 1992* (7) convient « de nommer *discriminant* l'ensemble des indications qui accompagnent la forme graphique du lemme dans la formulation du lexème ». Les numéros d'ordre aux moyens desquels nous distinguons les lemmes représentant les termes d'une relation isonymique fonctionnent comme des *discriminants* au sens de cet auteur.

<sup>11</sup> Il s'agit de plans dessinés pour les besoins de l'analyse et formant la composante atlantographique des résultats produits par l'enquête microtoponymique de terrain.

pas suffisante, puisque ces toponymes réfèrent tous deux à des lieux procédant de la même catégorie référentielle (celle des écarts) ; l'ordre suivi est donc l'ordre alphanumérique croissant des cotes identifiant les plans sur lesquels ces toponymes ont été portés, à savoir ENV-3 pour l'écart du village des Envers, soit  $l'kre_1$ , et LOY-4 pour l'écart du village de la Loy, soit  $l'kre_2$  ; quant à leurs altitudes respectives, 1293 et 1047 m, la règle précédente suffisant à discriminer les deux isonymes, il n'y a pas lieu de les prendre en considération.

### 5. Combien de termes une relation isonymique compte-t-elle ?

Au moins deux. Les relations isonymiques contenues dans un corpus forment des  $n$ -uples d'isonymes tels que  $n$  soit supérieur ou égal à deux. Plus la population d'un corpus est importante, plus la probabilité de rencontrer des  $n$ -uples d'isonymes tels que  $n$  soit très supérieur à deux est élevée.

#### Exemples :

Notre corpus, dont la population s'élève à 2 475 toponymes, comporte des 2-uples d'isonymes (à l'instar de  $l'kre_1 \sim l'kre_2$ ) ; des 3-uples d'isonymes (exemple :  $l'saôdî_1 \sim l'saôdî_2 \sim l'saôdî_3$ ) ; des 4-uples d'isonymes (exemple :  $tsy l'fraô_1 \sim l'tsy l'fraô_2 \sim l'tsy l'fraô_3 \sim tsy l'fraô_4$ ) ; des 5-uples d'isonymes (exemple :  $lu pari_1 \sim lu pari_2 \sim lu pari_3 \sim lu pari_4 \sim lu pari_5$ ) ; des 6-uples d'isonymes (exemple :  $\theta i karavô_1 \sim \theta i karavô_2 \sim \theta i karavô_3 \sim \theta i karavô_4 \sim \theta i karavô_5 \sim \theta i karavô_6$ ) ; des 7-uples d'isonymes (exemple :  $\theta i dy krua_1 \sim \theta i dy krua_2 \sim \theta i dy krua_3 \sim \theta i dy krua_4 \sim \theta i dy krua_5 \sim \theta i dy krua_6 \sim \theta i dy krua_7$ ) ; des 8-uples d'isonymes (exemple :  $\theta i lu medé_1 \sim \theta i lu medé_2 \sim \theta i lu medé_3 \sim \theta i lu medé_4 \sim \theta i lu medé_5 \sim \theta i lu medé_6 \sim \theta i lu medé_7 \sim \theta i lu medé_8$ ) ; un 12-uple d'isonymes (exemple :  $le lâ\theta e_1 \sim le lâ\theta e_2 \sim le lâ\theta e_3 \sim le lâ\theta e_4 \sim le lâ\theta e_5 \sim le lâ\theta e_6 \sim le lâ\theta e_7 \sim le lâ\theta e_8 \sim le lâ\theta e_9 \sim le lâ\theta e_{10} \sim le lâ\theta e_{11} \sim le lâ\theta e_{12}$ ).

### 6. Comment une relation isonymique se noue-t-elle ?

Le nœud d'une relation isonymique procède :

(1) dans une écrasante majorité de cas, de formations spontanées : les datations toponymiques s'effectuent de manière indépendante, les lieux dénommés sont spatialement irréductibles les uns aux autres, les motivations sont analogues, les éléments formateurs prenant en charge le signifié attaché à ces motivations analogues sont les mêmes ;

(2) dans un nombre de cas réduit, par translation référentielle : le plus souvent par parastase (le nom d'un lieu est repris pour dénommer un lieu voisin de nature différente ; il en résulte que deux lieux voisins, mais de nature différente, sont dénommés par des toponymes fonctionnant comme termes d'une même relation isonymique) ;

(3) dans un nombre de cas extrêmement réduit, par homonymie des éléments formateurs (ou, si ces éléments sont de nature onomastique, par isonymie).

#### Exemples :

La relation  $l'kre_1 \sim l'kre_2$ , déjà examinée, représente un cas de formations spontanées.

L'écart appelé  $l'grã nã_1$  (littéralement « le grand ruisseau ») tire son nom du nom du ruisseau appelé  $l'grã nã_2$ , qui longe le territoire du premier ; la relation entre ces deux isonymes représente un cas de parastase.

La relation nouée entre les huit isonymes  $\theta i lu medé_1, \dots, \theta i lu medé_8$  (littéralement « chez les *medé* ») combine des formations spontanées et une isonymie au niveau des éléments formateurs : six d'entre ces isonymes (ils occupent les rangs n<sup>os</sup> 2, 3, 4, 6, 7 et 8) sont formés sur l'anthroponyme  $lu medé_1$ , qui réfère au groupe domestique dirigé par Amédée Perrilliat Amede (1833-1912) et à la descendance qu'il s'est suscitée ; les deux autres (occupant les rangs n<sup>os</sup> 1 et 5) sont formés sur l'anthroponyme  $lu medé_2$ , isonyme du précédent, qui réfère au groupe domestique dirigé par Amédée Bon Betend (1870-av. 1926) et à la descendance qu'il s'est suscitée.

### 7. Le nombre de termes liés par des relations isonymiques répond-il, au sein d'un corpus, à une distribution particulière ?

Oui. Pour préciser cette réponse, nous proposons d'abord d'appeler *groupe isonymique* l'ensemble formé, au sein d'une population d'isonymes, par les  $n$ -uples d'isonymes de même valeur ; dans le cas de l'isonymie bornandine, les 193 2-uples d'isonymes, les 60 3-uples d'isonymes, les 23 4-uples d'isonymes, les 9 5-uples d'isonymes, les 2 6-uples d'isonymes, les 2 7-uples d'isonymes, l'unique 8-uple d'isonymes et l'unique 12-uple d'isonymes forment ainsi des groupes isonymiques distincts.

Le nombre d'isonymes éléments d'un  $n$ -uple d'isonymes (2, 3, 4, 5 etc.), variable discrète dont le domaine correspond à l'ensemble des entiers naturels (dans le cas de l'isonymie bornandine, cette variable n'a que huit valeurs : 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 12), varie selon une progression arithmétique de raison 1 : c'est cette raison qui distingue un 2-uple d'isonymes d'un 3-uple d'isonymes, un 3-uple d'isonymes d'un 4-uple d'isonymes, etc. Nous faisons l'hypothèse que le nombre total d'isonymes éléments de l'ensemble formé par tous les  $n$ -uples d'isonymes de même valeur  $n$ , c'est-à-dire le nombre total d'isonymes éléments d'un même groupe isonymique, varie, parallèlement à la progression arithmétique qui affecte le nombre d'isonymes éléments d'un  $n$ -uple d'isonymes, selon une progression géométrique de raison  $\frac{1}{2}$ . Cette corrélation implique que, dans une population isonymique donnée, à un total de 512 isonymes éléments de 2-uples d'isonymes correspondent un total de 256 isonymes éléments de 3-uples d'isonymes, un total de 128 isonymes éléments de 4-uples d'isonymes, un total de 64 isonymes éléments de 5-uples d'isonymes, etc.

Le cas de l'isonymie bornandine vérifie cette hypothèse, du moins si l'on se contente de fonder le contrôle de cette hypothèse sur les groupes isonymiques qui réunissent la majeure partie des isonymes bornandins et qui, à cet égard, peuvent être regardés comme un échantillon représentatif, à savoir les groupes isonymiques formés de  $n$ -uples d'isonymes tels que  $n$  ne soit pas supérieur à cinq. Au-delà de cinq, les groupes isonymiques forment

– du moins dans le cas du Grand-Bornand – des classes de population n’offrant manifestement pas d’observations en nombre suffisamment grand<sup>12</sup> pour permettre de dégager des implications statistiques. À la progression arithmétique de raison 1 qui caractérise les  $n$ -uples formant des groupes isonymiques distincts (2-uples, 3-uples, 4-uples, 5-uples) correspond en effet une progression géométrique dont la raison est sensiblement égale à  $\frac{1}{2}$  : les 45 isonymes éléments de 5-uples d’isonymes sont presque deux fois moins nombreux (incrément  $\approx x 0,49$ ) que les 92 isonymes éléments de 4-uples d’isonymes ; ces derniers sont également presque deux fois moins nombreux (incrément  $\approx x 0,51$ ) que les 180 isonymes éléments de 3-uples d’isonymes ; et ceux-là sont eux aussi presque deux fois moins nombreux (incrément  $\approx x 0,47$ ) que les 386 isonymes éléments de 2-uples d’isonymes. Cette corrélation peut être assimilée à une fonction de densité et, au vu des données dont nous disposons, représentée graphiquement, du moins en ce qui concerne les quatre groupes isonymiques principaux, sous l’aspect d’une courbe de densité monotone décroissante.

Cette fonction de densité isonymique, définie par la corrélation d’une progression arithmétique de raison 1 et d’une progression géométrique dont la raison tend vers  $\frac{1}{2}$ , n’est décelable qu’en présence d’une population isonymique suffisamment nombreuse pour que, parmi les groupes isonymiques qui en constituent des échantillons, un nombre significatif de groupes isonymiques fonctionnent comme échantillons représentatifs. L’isonymie bornandine, qui regroupe 749 isonymes et fait partie d’une toponymie dont nous tenons la collecte pour exhaustive (nous avons établi que notre complexe de 156 informateurs avait atteint son niveau de saturation et que la quantité d’informations qu’ils nous ont livrées avait atteint son plafond), répondant adéquatement, en ce qui concerne les quatre premiers groupes isonymiques, au concept de fonction de densité isonymique, on est en mesure de s’attendre, pour autant qu’on prête à ce concept une portée universelle, à observer une corrélation analogue dans toute autre population isonymique nombreuse faisant partie d’un corpus toponymique exhaustif : en présence d’une telle fonction, on peut présumer que le corpus toponymique collecté atteint la saturation (mais ce n’est qu’une présomption) ; en son absence, on doit présumer que le corpus toponymique collecté n’atteint pas la saturation (c’est une présomption forte).

#### **8. Comment les locuteurs résolvent-ils les ambiguïtés découlant, en contexte isonymique, de l’identité de formes toponymiques ?**

La question de l’ambiguïté résultant ou susceptible de résulter de l’usage d’isonymes serait vidée si l’on parvenait à établir que cet usage était compartimenté selon une division regroupant les locuteurs en communautés dont chacune userait d’une toponymie spécifique et suffisamment restreinte pour ne pas comporter d’isonymes. Ce n’est pas le cas : sur 749 isonymes, 143 (19,1 %) nous ont été délivrés de manière exclusive ou prépondérante par les mêmes informateurs ; autrement dit, la compétence toponymique d’un même informateur est susceptible de s’étendre à des toponymes qui entretiennent une relation isonymique. En généralisant le cas de ces informateurs à celui de l’ensemble des locuteurs, nous avons supposé que tous les locuteurs étaient susceptibles de disposer d’une compétence toponymique analogue.

Ce qui compte, ce n’est donc pas la variation entre les locuteurs, mais la modulation des contextes énonciatifs et la conformation, dans le discours de chaque locuteur, du référent isonymique dont il parle à un espace restreint qui, dans un contexte énonciatif donné, (1) constitue le thème de l’énoncé, (2) contient le référent isonymique dont il est parlé dans l’énoncé, et (3) exclut tout autre référent qui serait lié à ce référent-là par une relation d’isonymie. La distribution spatiale des lieux référés par les isonymes contenus dans un corpus toponymique donné ne s’effectue donc pas, au sein du système spatial total décrit par ce corpus, selon une répartition aléatoire, mais répond à des agencements déterminés, d’après une visée d’ambiguïté réduite fondée sur l’éloignement des référents isonymiques les uns des autres et définie comme la recherche d’une atténuation du risque que l’espace qui, dans un contexte énonciatif donné, constitue le thème de l’énoncé, puisse contenir non seulement le référent isonymique dont on parle dans l’énoncé mais encore tout autre référent qui serait lié à ce référent par une relation d’isonymie. Ces agencements correspondent aux aires d’extension de certains faits sociaux ; nous avons repéré sept niveaux hiérarchiques et établi, conformément à ce dénivellement, une partition scalaire des espaces susceptibles de contenir un référent isonymique unique, c’est-à-dire à l’exclusion de tout autre référent qui lui soit lié par une relation d’isonymie :

- (1) limites séparant les territoires correspondant aux trois réseaux à fonction politique prédominante ;
- (2) limites séparant les territoires correspondant aux six réseaux à fonction votive prédominante ;
- (3) limites séparant les 43 terroirs villageois ;
- (4) limites séparant les uns des autres, au sein d’un même terroir villageois, le village *stricto sensu*, ses écarts ou les territoires inhabités situés dans son finage ;
- (5) limites séparant, au sein d’un même village *stricto sensu*, d’un même écart ou d’un même territoire finager, différents quartiers, demi-quartiers ou secteurs d’exploitation ;
- (6) différence catégorielle : des référents isonymiques situés dans le même espace minimal – village *stricto sensu*, quartier, secteur d’exploitation, etc. – appartiennent à des catégories référentielles de base distinctes ;
- (7) autres traits différentiels : des référents isonymiques situés dans le même espace minimal – village *stricto sensu*, quartier, secteur d’exploitation, etc. – et qui appartiennent à la même catégorie référentielle de base occupent au sein de cet espace une position nettement distincte (altitude différente, interspatialité spécifique, etc.).

<sup>12</sup> Les 2-uples, 3-uples, 4-uples et 5-uples d’isonymes concentrent 93,8 % des isonymes ; les 6-uples et 7-uples d’isonymes, le 8-uple et le 12-uple d’isonymes se partagent les 6,2 % restants.

Ces sept niveaux correspondent à des seuils de désambiguïsation : les espaces qu'ils délimitent constituent des palliers de désambiguïsation appelés à former, dans l'usage courant d'un toponyme isonymique, l'horizon du contexte d'énonciation où ce toponyme est susceptible d'être employé sans risque d'ambiguïté (ou avec un risque d'ambiguïté minimal), horizon au-delà duquel le contexte risquerait de gagner en ambiguïté. En outre, on suppose que les espaces ainsi délimités sont co-extensifs des territoires d'anciennes micro-communautés nominantes et témoignent de la manière dont elles étaient configurées à l'époque des datations toponymiques.

#### **Exemple :**

Dans le cas de  $l'kre_1 \sim l'kre_2$ , la partition entre les deux horizons auxquels se rattache chacun des deux termes de la relation suit une limite du premier niveau, en l'occurrence la limite séparant le réseau politique centré sur le village de Villeneuve et le réseau politique centré sur le village du Bouchet. Les locuteurs appartenant au premier de ces deux réseaux s'expriment généralement dans un contexte énonciatif dont l'horizon se borne à ce premier réseau ; le type  $l'kre$ , dans les limites de cet horizon, désigne usuellement  $l'kre_1$ . Les locuteurs appartenant au second de ces deux réseaux s'expriment généralement dans un contexte énonciatif dont l'horizon se borne à ce second réseau ; le type  $l'kre$ , dans les limites de cet horizon, désigne usuellement  $l'kre_2$ .

#### **9. En conclusion : qu'est-ce que les caractères dominants de l'isonymie propre à un corpus toponymique nous apprennent du système des motivations à l'œuvre dans la formation des toponymes constituant ce corpus ?**

À partir de l'analyse d'un corpus toponymique conduite à l'aune d'un examen minutieux des relations isonymiques contenues dans ce corpus, on parvient *in fine* à brosser le tableau d'un paysage dont les grandes lignes se déduisent des tendances isonymiques majeures. Le paysage toponymique du Grand-Bornand s'organise ainsi selon deux axes dominants :

(1) horizontalement, d'un réseau politique à l'autre, les toponymes formellement identiques et liés par des relations d'isonymie procédant de formations spontanées (1) réfèrent surtout à des localités mineures ou moyennes (quartiers, écarts, villages de dimension modeste) et à des territoires agricoles ou prairiaux, et (2) sont motivés par (1) l'intérêt porté à des formations arborées ou arbustives disparues à la suite des défrichements qui leur ont substitué les localités ou champs actuels (cf. les types  $l'saôdi$  littéralement « la saussaie »,  $l'planai$  « l'érablière à érables planes »,  $l'tréblai$  « la tremblaie »,  $l'pœsai$  « la pessièrre »,  $lez epnoète$  « les plantes épineuses »,  $le frase$  « les défrichements », etc.), (2) l'intérêt porté à la forme ou à la fonction des terrains cultivés (cf. les types  $le lâthe$  « les parcelles rectangulaires destinées à la dépaissance du menu bétail et au fauchage »,  $lu pra viao$  « les prés défendus contre la dent du bétail entre la fin de la stabulation et les premières grandes gelées blanches d'automne, fauchés après une première pousse vers la fin de l'été et susceptibles d'être soumis à la dent du bétail après les premières grandes gelées blanches d'automne et à la faveur d'une éventuelle seconde et ultime pousse »,  $le rase$  « les parcelles rectangulaires destinées au labour à la charrue », etc.) ;

(2) verticalement, d'un terroir à l'autre, selon l'étagement bioclimatique des domaines de production agricole, sylvicole, praticole et pascicole, les toponymes formellement identiques et liés par des relations d'isonymie procédant de formations spontanées (1) réfèrent surtout à des habitations (maisons, chalets) et (2) témoignent, au plan de la motivation, de l'économie de remues pratiquée dans l'ordinaire paysan du Grand-Bornand : se succèdent en effet, du pied à la cime des versants, des résidences habitées saisonnièrement et qui le plus souvent, lorsque remuent de l'une à l'autre les membres d'une même communauté familiale, portent des noms formellement identiques.

Ces éléments de description isonymique appliquée à l'analyse microtoponymique se généralisent à d'autres terrains d'enquête et, ainsi que nous l'avons observé à Futuna, Sainte-Engrâce et Passamainty (respectivement dans les domaines linguistiques polynésien, basque et bantou), permettent de brosser autant de paysages toponymiques, tout en soulignant ce qui fonde l'originalité de chacun.

#### **Bibliographie**

BECK, Patrice, BOURIN, Monique & CHAREILLE, Pascal, 2002 : « Nommer au Moyen Âge : du surnom au patronyme », in Brunet, G., P. Darlu & G. Zei (dir.), *Le patronyme. Histoire, anthropologie, société*, 13-38, Paris, CNRS Éditions.

DELORME, Jérémie, 2009 : *Éléments de toponymie générale. Du Grand-Bornand à Passamainty, terrain de longue durée et enquêtes contrastives en terrain varié dans les domaines roman, polynésien, basque et bantou*. Thèse de doctorat (Linguistique), Université de Paris-Sorbonne (Paris IV) (exemplaire consultable à la Bibliothèque Serpente, Maison de la Recherche, 28, rue Serpente, F-75006 Paris, sous les cotes BUT-7221/1, BUT-7221/2, BUT-7221/3, BUT-7221/4).

DORION, Henri, 1999 : « L'homonymie et l'autoreproduction des noms de lieux », *Names. A Journal of Onomastics* 47, 223-232.

DORION, Henri & POIRIER, Jean, 1975 : *Lexique des termes utiles à l'étude des noms de lieux*, Québec, Presses de l'Université Laval.

LASSUS, François & BROSSARD, Thierry, 1990 : « Analyse factorielle et toponymie. Les géomorphonymes jurassiens : *combe, creux, cul, crêt, mont* », *Nouvelle revue d'onomastique* 17-18, 41-60.

MARICHY, Christine, 1999 : « Quels toponymes, pour quels paysages ? », *Nouvelle revue d'onomastique* 33-34, 3-30.

MULLER, Charles, 1992 : *Principes et méthodes de statistique lexicale*, Paris, Honoré Champion Éditeur.